



UN «PASSEUR DE MONTAGNES»
ENTRE LA SUISSE ET LA FRANCE

LA FORTUNE CULTURELLE DU POÈME DES *ALPES*
D'ALBRECHT VON HALLER

L'édition bilingue allemand / français du poème *Die Alpen* du naturaliste bernois Albrecht von Haller (1708-1777) ici présentée¹ ne constitue pas la première traduction de l'ouvrage : elle n'est que l'un des innombrables témoignages du succès que celui-ci a rencontré depuis sa première publication en 1729. Il ne connut en effet pas moins de trente rééditions entre 1732 et 1782 et fut traduit, outre le français, en anglais, en italien... et même en latin ! À tel point que le poème des *Alpes* constitue l'un des chaînons essentiels de ce «sentiment de la montagne» qui a entre autres contribué à la célébrité du mont Blanc et de la vallée de Chamonix.

Les Français du XXI^e siècle, si fiers de dominer l'Europe depuis les 4807 mètres de leur glorieux sommet, oublie bien souvent que celui-ci était jusqu'en 1860 la possession des comtes et ducs de Savoie, puis de leurs successeurs rois de Sardaigne. Ils ignorent tout autant que ce sont deux Genevois qui ont forgé la réputation du mont Blanc : Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), qui fut le premier

UN PASSEUR DE MONTAGNES

– officiellement du moins – à en fouler la cime ; Marc-Théodore Bourrit (1739-1819), qui conduisit dans le massif un nombre impressionnant de voyageurs plus ou moins célèbres, en personne ou à travers ses ouvrages. La surprise de nos Français contemporains serait plus grande encore s'ils venaient à apprendre que l'engouement pour les Alpes, apparu à la fin du XVIII^e siècle et qui a entraîné des cohortes de « touristes » vers la Savoie, entre autres, est le résultat d'un processus lent et complexe dans lequel les Helvètes jouent un rôle déterminant.

Certes, on attribue généralement la naissance de cet imaginaire montagnard au roman d'un Genevois depuis longtemps colonisé par les lettres françaises : *La Nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Mais on sait moins ce que le premier best-seller de la littérature européenne doit au poème des *Alpes* de Haller, lui-même débiteur de quelques humanistes zurichois qui préféraient les excursions dans les massifs alpins à leurs chaires universitaires... Autour de 1550 en effet, ces respectables savants délaissèrent fréquemment leurs cabinets pour partir randonner dans les Alpes suisses. Mais ils ne se sont pas contentés d'inventer à cette occasion ce qu'on appellera plus tard l'alpinisme : ils ont les premiers donné à voir la montagne sous un jour positif.

Jusqu'à eux en effet, celle-ci était au mieux un obstacle, au pire un lieu de perte. On connaît les lignes que Tite-Live consacre aux difficultés rencontrées par Hannibal pour faire franchir les Alpes à ses éléphants, mais les voyageurs du XVIII^e siècle se plaignent encore à l'envi du froid qu'ils endurent

comme de la rudesse des chemins... et des habitants! Rares sont encore ceux qui s'attardent en ces lieux inhospitaliers; quant à les trouver beaux ou attirants, il y a là un pas qu'aucun ne saurait franchir avant les Anglais des années 1690 et le sentiment de *delightful horror* qu'ils éprouvent... C'est plutôt une terreur d'ordre sacré que ressentent face aux montagnes ceux qui y vivent comme ceux qui les traversent: les légendes courent sur tel massif qui hébergerait le purgatoire, sur tel autre qui serait un repère du diable ou de ses acolytes, et il faut attendre les années 1750 pour que le mont Blanc ne soit plus appelé la montagne Maudite...

Dans ce tableau bien sombre, les savants alpinistes de la Renaissance helvétique font donc figure d'exception, à l'instar du médecin Conrad Gesner (1516-1565) qui, dès 1541, témoigne de son admiration pour les Alpes dans une lettre à son ami Jacques Vogel. Il voit en elles un espace qui ravit à la fois l'âme et le corps, puisqu'il offre de l'exercice au savant fatigué par l'étude en même temps qu'il élève l'esprit vers la divinité. Car les montagnes ne se contentent pas de régaler les yeux de leurs spectacles aussi variés que surprenants, où l'on peut retrouver, en un seul jour et sur une étendue restreinte, les paysages des quatre saisons de l'année: le regard, attiré par les sommets, s'arrache au tumulte des villes pour se diriger vers des lieux qui paraissent échapper aux contingences matérielles, et celui qui sait les atteindre, contemple toute l'étendue terrestre et céleste en ayant déjà le sentiment de séjourner dans un autre monde, où, dans un silence éternel, il pourrait presque entendre l'harmonie des sphères.

UN PASSEUR DE MONTAGNES

Bendicht Marti, surnommé Aretius (vers 1505-1574), ami de Gesner, lui emboîte le pas une vingtaine d'années plus tard, pour faire à son tour l'éloge des montagnes qui, outre leur beauté, fournissent à celui qui y séjourne les aliments les plus sains et les plus nourriciers: l'air, l'eau, le lait. En témoignent leurs habitants eux-mêmes, dont la santé florissante et les mœurs pures tranchent avec la corruption urbaine².

Il faudra néanmoins attendre le poème de Haller pour revoir un tel éloge des cimes alpestres. Celui-ci prend place dans une vague d'intérêt assez nouveau pour les cantons d'Helvétie et leurs montagnes, dont témoigne *L'État de la Suisse*, attribué au diplomate anglais Abraham Stanyan (vers 1669-1732) et dont la première édition, en 1714, sera suivie d'au moins quatre autres, ou encore les *Itinera per Helvetiae alpinas regiones* (1723) du savant zurichois Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). Mais le succès des *Alpes* de Haller va, on l'a dit, bien au-delà, puisqu'il sera à l'origine d'un véritable engouement pour les « monts affreux et sublimes » et surtout de leur entrée en littérature.

Rien de bien nouveau pourtant dans les lignes du naturaliste bernois: il se contente le plus souvent de reprendre les positions suggérées par ses prédécesseurs humanistes en les adaptant à l'esprit des Lumières. Même émerveillement, toujours renouvelé, qui s'impose au spectateur du panorama offert par les cimes³; même variété contrastée dans les paysages⁴; même impression d'un concentré de climats et de saisons dans un espace très resserré⁵. Mais surtout même éloge du peuple vaillant et économe qui habite ces montagnes, habitué à la frugalité et nourri

d'un lait aussi pur que l'eau qu'il boit ou que l'air qu'il respire⁶ : ces aliments sains et l'ardeur au travail garantissent aux habitants des Alpes helvétiques une robustesse et une santé dont sont dépourvus ceux des villes⁷. Quoi d'étonnant à ce que le savant-poète trouve chez ces solides montagnards un bonheur dont le XVIII^e siècle sera toujours éperdument en quête : proximité avec la nature, qui les instruit et dont ils savent lire les signes⁸ ; modération et vertu⁹ ; absence de goût pour les richesses et le pouvoir, qui garantit leur liberté et les garde de la tyrannie¹⁰ ? Tels ces « bons sauvages » dont les Lumières seront si friandes, les Suisses deviennent, sous la plume de Haller, une sorte d'incarnation de l'âge d'or au cœur même d'un monde moderne dont leurs montagnes les protègent avec efficacité¹¹.

Trente ans plus tard, Rousseau reprendra cet éloge des Alpes en le transposant du monde germanique de l'Oberland bernois au monde latin de la Romandie, dans la célèbre lettre de *La Nouvelle Héloïse* où Saint-Preux, séparé de Julie, voyage dans le Valais. La description qu'il en fait dans la vingt-troisième lettre semble une traduction du poème des *Alpes* tout juste adaptée à un public francophone. On y retrouve ainsi le thème de la nature spectaculaire et contrastée, qui réserve quantité de surprises au spectateur : rochers, cascades, torrents y coexistent avec les bois, les prairies et les champs cultivés. Comme chez Gesner et chez Haller, la nature se présente dans sa variété extrême sur un espace limité : « Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les

UN PASSEUR DE MONTAGNES

climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes¹². »

Bien plus, le caractère nourricier du milieu montagnard se voit ici concentré dans ce qui deviendra le lieu commun du « bon air des Alpes », appelé à la popularité que l'on sait : sentant renaître en lui le calme qui l'avait déserté depuis si longtemps, Saint-Preux s'interroge sur ce subit changement d'humeur et finit par l'attribuer à la pureté et à la légèreté de l'air qu'il respire dans les montagnes, où l'on éprouve « plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ». Rousseau renoue ainsi avec la thématique de l'élévation de l'âme déjà bien présente chez Gesner : « Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. » Il en vient même à suggérer « des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes » pour ceux dont le corps ou l'âme serait malade¹³ !

Rousseau n'oublie pas davantage le tableau des mœurs simples et incorruptibles que brossait Haller chez ses compatriotes : « simplicité », « égalité d'âme », « paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs », désintéressement et hospitalité sont les principales vertus de ce peuple laborieux dont la frugalité même garantit l'abondance et la liberté¹⁴.

On n'insistera pas sur le succès phénoménal de ce roman épistolaire, qui accompagne avec éclat

l'évolution des mentalités de son époque, ni sur la vague d'excursions qu'il contribue à susciter vers la vallée de Chamonix. On soulignera en revanche que la naturalisation du paysage alpestre dans la littérature française s'opère par une reprise pratiquement trait pour trait d'éléments déjà bien présents dans la tradition alémanique qui a largement précédé *La Nouvelle Héloïse*. On peut mesurer l'étendue de cette naturalisation à travers deux ouvrages qui radicalisent ou critiquent les positions rousseauistes : l'*Oberman*¹⁵ (1804) d'Étienne Pivert de Senancour (1770-1846) et un article de 1806 consacré par François-René de Chateaubriand (1768-1848) à son voyage au mont Blanc, réalisé l'année précédente. On a pu voir en Senancour le « dernier disciple de Rousseau¹⁶ » ; toujours est-il qu'un long séjour en Suisse lui a permis de se familiariser avec les montagnes helvétiques, où il a situé une partie de l'action de son roman épistolaire. Dans la lettre VII, le héros éponyme narre à son anonyme correspondant son excursion à la dent du Midi, en un récit qui décalque la célèbre « lettre sur le Valais » tout en s'en démarquant étrangement. Loin de se cantonner en effet à la moyenne montagne, cette « Alpe verte » que Jean-Jacques s'est toujours refusé à quitter, Oberman, moins randonneur qu'alpiniste, se rend dans « la région des glaces perpétuelles¹⁷ ». Quand Saint-Preux s'attachait encore les services d'un guide, dans lequel il disait à Julie avoir « trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire¹⁸ », Oberman renvoie le sien, afin que « rien de mercenaire » ne vienne gâter sa « liberté alpestre¹⁹ » : son ascension vers les cimes, il l'entreprendra en solitaire, quitte à ne pouvoir aller jusqu'au sommet.

UN PASSEUR DE MONTAGNES

Mais c'est surtout à un véritable voyage initiatique que nous fait assister Senancour à travers le récit de son héros : après s'être dépouillé du superflu – « montre, argent, tout ce qui était sur moi, et à peu près mes vêtements » –, Oberman se met « à gravir avec les mains » les rochers qui l'entourent, « tenant le plus souvent entre ses dents » un bâton de fortune et se traînant parfois « entre deux abîmes²⁰ ». C'est donc un homme neuf, quasiment rendu à l'état primitif, qui aborde ce monde où il est censé ne pas avoir sa place, mais ce monde se révèle à lui dans sa pureté originelle, avec son ciel « immense », son « air sauvage » et « plus fixe », ses « temps moins rapides » : loin des désordres de la société humaine, « la nature entière » y manifeste « un ordre plus grand, une harmonie plus visible, un ensemble éternel » où l'initié peut enfin vivre « d'une vie réelle dans l'unité sublime²¹ ». La montagne de Rousseau suscitait un bonheur moral et physique ; chez Senancour, il devient métaphysique.

Rien de tel, on s'en doute, chez Chateaubriand en voyage au mont Blanc. Présence de son épouse ? Claustrophobie ? Toujours est-il que Chateaubriand déteste les Alpes et ne se prive pas de le proclamer sur tous les tons²². Mais le plus intéressant, c'est que, pour le dire, il reprend un à un les arguments des admirateurs des montagnes, de Gesner à Rousseau, et les contrecarre avec un bel esprit de système. Ces derniers louent-ils la beauté des paysages ? Chateaubriand constate que « ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes²³ ». S'enchantent-ils des productions de la nature ? Lui ne voit que « quelques

saules chétifs, [...] quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, [...] quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers²⁴». S'enthousiasment-ils pour le bonheur des peuples alpins? René modère leur ardeur en affirmant n'avoir «trouvé pour habitants que de misérables montagnards qui se regardent comme en exil, et aspirent à descendre dans la vallée²⁵». Mais on est encore plus surpris de la manière dont il démolit la théorie de l'air «pur et subtil²⁶» et de ses effets bénéfiques sur l'humeur esquissée par Rousseau dans la «lettre sur le Valais». Après avoir cité celle-ci, il s'exclame en réponse: «Qu'il serait doux de pouvoir se délivrer de ses maux, en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine! Malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées²⁷.» Autrement dit, l'altitude n'a pas soulagé René de sa mélancolie...

Il n'en reste pas moins que, sans même s'en apercevoir, Chateaubriand souligne l'espèce de tour de passe-passe qui s'est effectué entre la Suisse et la France, et qui correspond à une véritable opération de transfert culturel: l'argumentaire auquel il prétend s'opposer et qu'il pense avec sincérité hérité de Rousseau et appliqué aux habitants de la Savoie trouve sa véritable origine dans une tradition beaucoup plus ancienne, d'origine alémanique et ayant pour objet les montagnes de Suisse... On mesure le rôle qu'a pu jouer Haller dans cette transmission, surtout si l'on se rappelle qu'il avait conseillé à Saussure d'aller herboriser en Faucigny! Si l'on adjoint à cela

UN PASSEUR DE MONTAGNES

l'aide de quelques aristocrates anglais en mal d'exercice, un peu plus entreprenants que les autres et qui ont « inventé » la vallée de Chamonix dans les années 1740²⁸, on peut dire sans crainte de se tromper – et même à l'heure du *Brexit* – que le goût des Alpes et la gloire du mont Blanc sont une véritable co-construction franco-helvétique, voire européenne.

ALAIN GUYOT

NOTES

Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 1065.

12. Olivier LEFÈVRE D'ORMESSON, *Journal, op. cit.*, p. 52.
13. Jean LORET, *La Muse historique*, 1664, Lettre 18 (voir le site Internet *Molière 21*, <http://www.moliere.paris-sorbonne.fr>, rubrique « Les spectateurs et la vie de cour »).
14. MOLIÈRE, *L'Étourdi*, acte V, scène 3. Sur la question, voir Walter HAAS, « Déguisé en Suisse : les Suisses de Molière et leur langage », *Littératures classiques*, 87, 2015, p. 191-199.
15. Soleure remplit cette fonction depuis 1552.
16. Hans SACHS, *Der gestohlene Schinken* (1552).
17. Wagner le rappelle dans son récit, p. 13
18. Voir Tony BOREL, *Une ambassade suisse à Paris. 1663*, Lausanne, Payot, 1910, p. 98.
19. Voir Guillaume POISSON, *18 novembre 1663, op. cit.*, p. 63-65.
20. *La Gazette*, 5 novembre 1663, p. 1107-1108.
21. *Le Bourgeois gentilhomme* sera créé en 1670 à l'occasion du séjour de l'ambassadeur turc Soliman Aga. Molière sera toutefois précédé dans cette idée par Raymond Poisson qui, en 1668, donnera à l'hôtel de Bourgogne une comédie des *Faux Moscovites*, qui fait écho à la visite diplomatique des émissaires du tsar.

UN « PASSEUR DE MONTAGNES »
ENTRE LA SUISSE ET LA FRANCE

1. Albrecht von HALLER, *Die Alpen / Les Alpes*, trad. Vincenz Bernhard TSCHARNER, Berne, Société typographique, 1795.

2. Voir à ce propos William Augustus Brevoort COOLIDGE, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600* [1904], Grenoble, Glénat, 1989; Philippe JOUTARD, *L'Invention du mont Blanc*, Paris, Gallimard / Julliard, 1986.
3. «[...] on découvre, du sommet d'une montagne, avec un plaisir toujours nouveau, le spectacle le plus superbe de la nature. Le théâtre d'un monde entier s'y présente dans un instant, au travers des vapeurs transparentes d'un nuage léger.» (Albrecht von HALLER, *Les Alpes*, éd. cit., strophe 33, p. 29).
4. «Un mélange de montagnes, de lacs et de rochers, s'offre distinctement à la vue [...]. Une montagne chauve présente ses précipices; elle est comblée jusqu'au Ciel d'une glace éternelle [...]. Près d'elle, une Alpe vaste et fertile se couvre de pâturages abondants [...].» (*Ibid.*, strophes 34-35, p. 29 et 31).
5. «Des climats si opposés ne sont séparés que par un vallon étroit, qu'habite un ombrage toujours frais.» (*Ibid.*, strophe 35, p. 31).
6. «L'eau pure est ta boisson, et le lait ta nourriture [...] le peuple laborieux tire du lait le pain des Alpes.» (*Ibid.*, strophes 6 et 25, p. 11 et 23).
7. «Loin des occupations vaines et pénibles, loin des fumées des villes, la tranquillité de l'âme habite dans ces lieux. La vie active de ces peuples augmente les forces de leurs corps robustes [...]. Un sang pur coule dans leurs veines [...].» (*Ibid.*, strophe 17, p. 19).
8. «L'un enseigne à lire dans le miroir de la nature [...]. Il est l'oracle du hameau, sa décision inspire la confiance, et l'expérience lui tient lieu de mille volumes.» (*Ibid.*, strophe 27, p. 25).
9. «Peut-on désirer l'éclat extérieur des brillantes vanités, quand la vertu fait trouver le plaisir dans le travail, et le bonheur dans la pauvreté? [...] Chez

NOTES

vous, la raison, guidée par la nature, ne cherche que le nécessaire [...]» (*Ibid.*, strophes 4 et 7, p.9 et 11).

10. Voir entre autres *ibid.*, strophes 2, 30 et 45 à 48, p.9, 27, 39 et 41.
11. «Si [la nature] éleva les Alpes, pour te séparer du monde, c'est parce que les hommes sont à eux-mêmes le plus grand fléau.» (*Ibid.*, strophe 6, p. 11). Voir aussi strophe 4, p.9. Voir aussi à ce propos Giorgio TONELLI, «Poetica delle Alpi in Albrecht von Haller», dans *Poesia e pensiero in Albrecht von Haller*, Torino, Edizioni di «Filosofia», 1961.
12. Jean-Jacques ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, éd. Henri COULET et Bernard GUYON, dans *Œuvres complètes*, t. II, sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1964, p. 77.
13. *Ibid.*, p. 78-79.
14. *Ibid.*, p. 79-81.
15. La graphie avec un double *n* n'apparaît que dans les éditions ultérieures.
16. C'est le titre d'un ouvrage de Zvi LEVY (Paris, Nizet, 1979).
17. Étienne PIVERT DE SENANCOUR, *Obermann. Dernière version*, éd. Béatrice DIDIER, Paris, Champion, 2003, p. 102.
18. Jean-Jacques ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, éd. cit., p. 77.
19. Étienne PIVERT DE SENANCOUR, *Obermann*, éd. cit., p. 102.
20. *Ibid.*, p. 102-103.
21. *Ibid.*, p. 104.
22. Voir à ce sujet Alain GUYOT, «Paysage sans mémoire? Nouvelles réflexions sur l'orophobie litté-

raire de Chateaubriand», dans Philippe ANTOINE (dir.), *Chateaubriand et l'écriture des paysages*, Paris, Minard / Les Lettres modernes, coll. «Écritures XIX», 2009.

23. François-René de CHATEAUBRIAND, *Le Mont-Blanc. Paysages de montagnes* [1827 – article publié pour la première fois dans le *Mercur de France* du 1^{er} février 1806 sous le titre «Voyage au Mont-Blanc, et réflexions sur les paysages de montagnes»], éd. Philippe ANTOINE, dans *Œuvres complètes*, t. VI-VII [en un volume], sous la direction de Béatrice DIDIER, Paris, Champion, 2008, p. 822.
24. *Ibid.*, p. 825.
25. *Ibid.*, p. 826.
26. Jean-Jacques ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, éd. cit., p. 78.
27. François-René de CHATEAUBRIAND, *Le Mont-Blanc*, éd. cit., p. 828.
28. Voir Philippe JOUTARD, *L'Invention du mont Blanc*, *op. cit.*

LUMIÈRES FRANÇAISES, ROMANTISME
ALLEMAND... ET UN SUISSE

1. Strasbourg comptait 45 000 habitants et 10 à 12 000 soldats stationnés. En 1770, 21 500 catholiques et 20 000 luthériens coexistaient. De 1763 à 1792, Strasbourg compta 15 loges maçonniques, qui eurent en tout 1 000 à 1 500 membres. Fondée en 1763, la loge La Candeur fusionna en 1772-1773 avec une loge de Dresde et la Stricte observance d'inspiration ésotérique. Pour en savoir plus sur le contexte culturel et intellectuel, je renvoie à Claire GANTET, «Amitiés, topographies et réseaux savants. Les *Strasburgische gelehrte Nachrichten* (1782-1785) et la République des lettres», *Histoire et*